





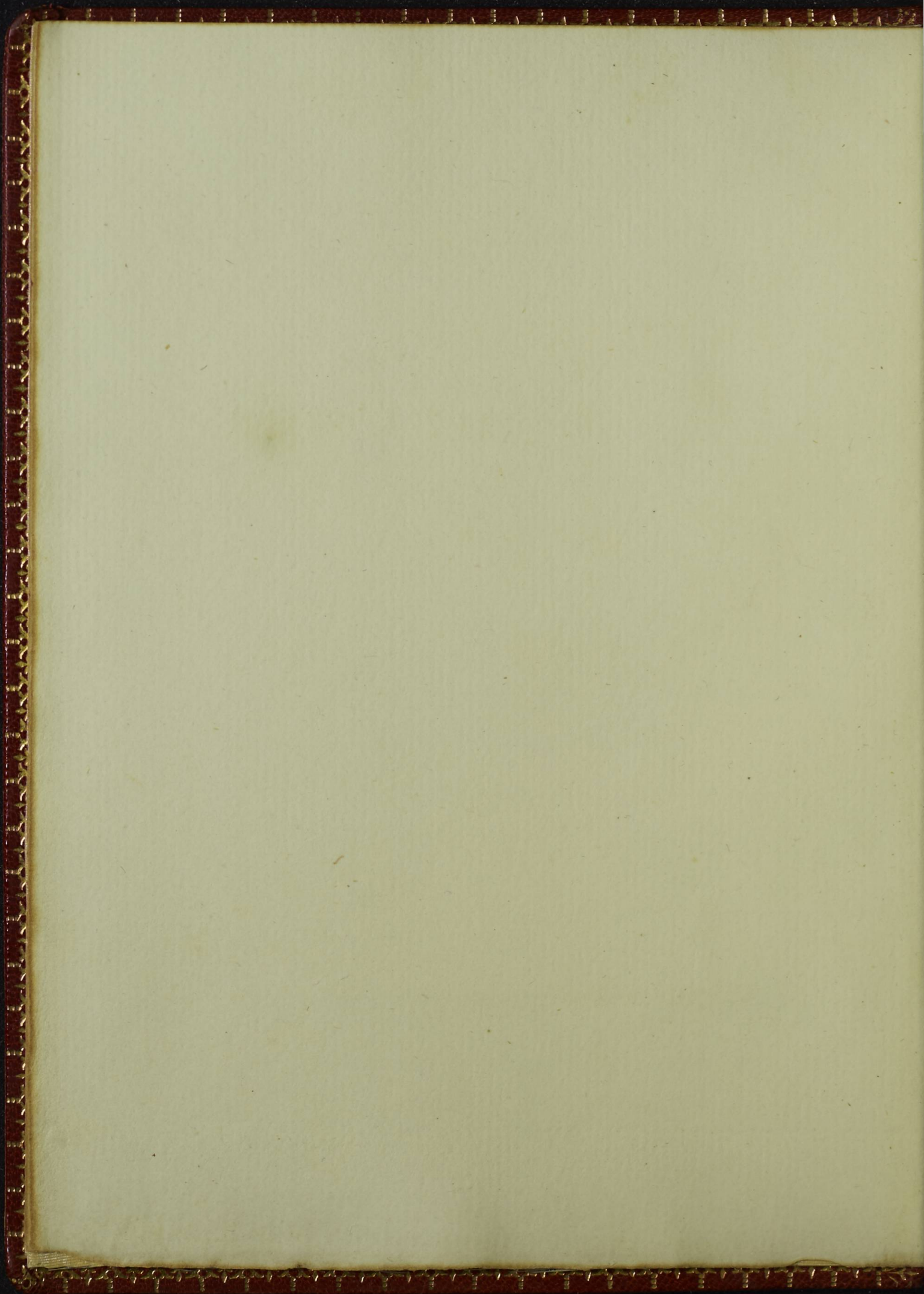




MAX HALLET

PLPO 17816

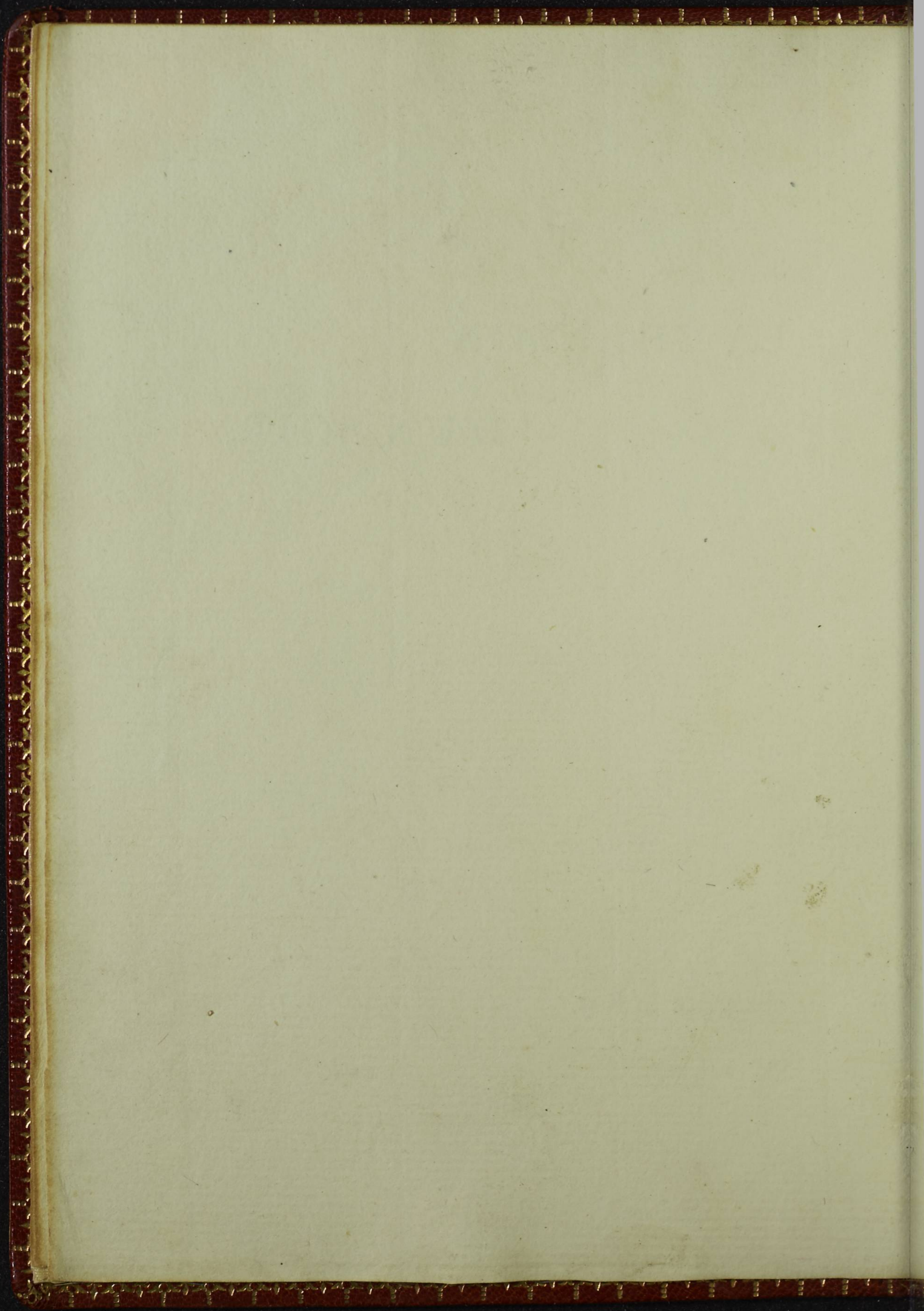




LA CHANSON

D'UN SOIR.

Grégoire le Roy.



à tout Haller,
à l'ami dévoué,
Son fidèle ami
L'ingénieur

LA CHANSON D'UN SOIR.

En préparation :

Mon cœur pleure d'Autrefois.

GRÉGOIRE LE ROY.

LA CHANSON D'UN SOIR.

à Gand,
chez Louis VAN MELLE,
rue St Georges, 14.

MDCCCLXXXVII.

Tirage unique à 20 exemplaires.

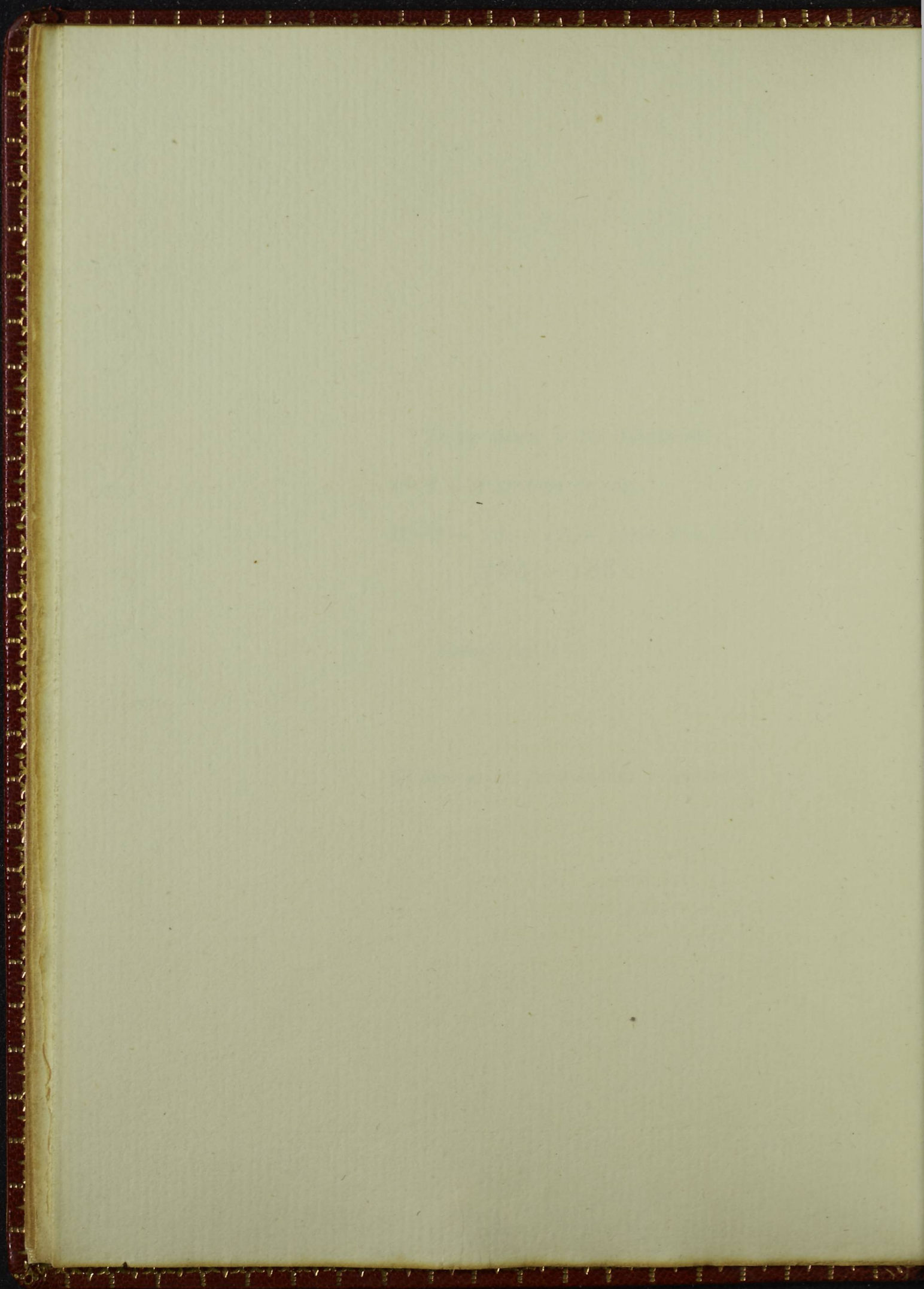
N^o 1 — 1 sur peau de soie.

N^{os} 2 — 20 -- 19 sur papier Van Gelder.

—
Exemplaire N^o

Ce livre ne sera pas mis dans le commerce.

1884 - 1887.



MA CHANSON.

Mon mal à moi, c'est de souffrir
De tout et de toute souffrance ;
Et si ma pâle indifférence
Passe aux Versailles du plaisir
Sans y cueillir la fleur de joie ,
J'aime et souffre et je m'apitoie
Sur la plus lointaine des peines ;
En cela pareil à des reines
Qui mourraient véritablement
A chaque recommencement

De la ballade qui les chante.
Aussi ma chanson n'est pas folle,
Mais lente, triste, un peu souffrante,
Et si je la chante pourtant,
C'est qu'il me semble qu'en chantant
L'histoire de mon cœur malade,
Mon mal se calme et qu'il s'envole
Et dérive en une ballade.

VOIX LOINTAINES.

Parfois je les écoute encore dans mon âme
Murmurer doucement des paroles d'amour,
Ces voix, ces douces voix, toutes ces voix de femme
 Que j'entendis un jour.

Mais elles sont si loin ! Et si douces, si douces,
Qu'on dirait de jets d'eau pleurant dans le passé,
Ou d'un velours soyeux par de soyeuses mousses
 Lentement carressé.

Ce n'est plus maintenant cette liqueur exquise
Que mon âme buvait sur leurs lèvres en feu,
Mais le parfum qui fume encore, dans l'église
Déserte peu à peu.

Elles ont l'éthéré de ces valse lointaines
Qu'on berce vers le soir dans le parc d'un château,
Et l'immatériel de ces amours sereines
Qui meurent dans Watteau.

Enfin, l'une après l'autre, elles s'en vont de l'âme
Comme un reflet de jour, le soir, va du satin,
Et l'on ne se souvient plus de ces voix de femme
Mortes dans le lointain.

Paris 1885.

CHANSON D'UN SOIR.

Par les soirs bleus et les nuits brunes,
Je me souviens de mon vieux cœur ;
Je rêve à mes vieilles rancunes,
Et je songe à l'ancien bonheur.

Ce qu'ont laissé de souvenance
Les jours passés, oh ! c'est si peu !
Moins de baisers que de souffrance
Et plus d'ennuis que de ciel bleu !

Que de pleurs a pleurés mon âme!
Si peu d'amour et tant de deuil!
Non! Je ne sais plus qu'une femme
Deux fois ait passé sur mon seuil.

Et l'oubli ne clôt pas ses portes...
C'est triste de se souvenir
Qu'en soi tant de choses sont mortes,
On voudrait bien aussi mourir.

Castel, 1886.

LA JÉROSE.

Sur le Liban doré, dans l'antique Syrie,
Croît une rose étrange au calice divin ;
Sèche, elle vit encore et le temps passe en vain,
L'âme reste immortelle en cette fleur flétrie.

Qu'un soir un diamant de rosée ou de pluie
Y tombe, elle se rouvre et fleurit au matin ;
Hélas ! mais son éclat sidéral s'est éteint
Irrévocablement et l'arôme l'a fuie.

De même, aux jours mauvais, tu revis sous mes yeux,
Passé dont l'ignorance ensoleillait les cieux...
Mais pour perdre bientôt ton sourire enviable ;

Car tu n'es plus le même et l'Irrémédiable
A mis sur ton corps froid son inerte pâleur,
Et c'est une douleur encor dans ma douleur.

1884.

LA DERNIÈRE VISITEUSE.

Elle entrera chez moi, comme ma bien-aimée,
Sans frapper à la porte et familièrement,
Ne faisant ni de bruit, ni de dérangement,
Enfin comme entrerait la femme accoutumée.

D'ailleurs, comme déjà la chère le savait,
Elle n'aura pas peur en voyant mon visage
Si pâle et si défait, et bien douce et bien sage,
S'assoira sans parler à mon triste chevet,

Et moi, qui dès longtemps suis fait à la pensée
D'être un jour visité par elle, je serai
Sans émoi de la voir, et je la laisserai
Sans dégoût dans sa main prendre ma main glacée.

Lors elle parlera, doucement et très-bas,
Des choses du passé, d'une province chère,
D'une maison bien close et pleine de mystère,
Et de tristes amours que je n'oublierai pas.

Et, maternellement, comme l'eût fait ma mère,
Après m'avoir parlé quelque temps du bon Dieu,
La chère me dira : « Veux-tu dormir un peu ? »
Et, content de rêver, je clôrai ma paupière.

Paris 1885.

LA BUCHE.

Quand la bûche est jetée en nourriture au feu ,
Comme un serpent vermeil , la flamme la caresse ,
Et son âme en vapeur s'envole avec ivresse ,
A peine murmurant , de temps en temps un peu .

Mais la branche bientôt entière est consumée ,
Et dans le foyer noir tout ce qui reste encor
C'est un peu de poussière , un filet de fumée
Qui nous font tristement penser aux flammes d'or .

Jusques à ses vingt ans l'on prépare son âme
Au bonheur de la vie; alors vient une femme
Qui nous désire un jour et nous aime une nuit.

L'on souffre doucement et l'on s'en plaint de même,
Mais cet amour s'éteint avec tout ce qu'on aime,
Laisant le Souvenir, cette cendre, et l'Ennui.

1884.

ROUET DE VIE.

Mon âme tourne sans amour
Le rouet de l'an solitaire ;
La nuit efface chaque jour
Sans que je regarde la terre.

Mes yeux sont à jamais posés
Sur les mensonges dont j'abreuve
Ma soif des idéals baisers,
Et de mon cœur ma vie est veuve,

Ma vie est veuve d'ici bas ;
Elle est veuve et triste sans doute ?
Je ne sais, n'ayant même pas
Remarqué son deuil sur ma route.

Mais je la pressens sans la voir :
Ce doit être une fille sombre,
Aimant l'automne dans le soir,
N'errant qu'aux étoiles, dans l'ombre.

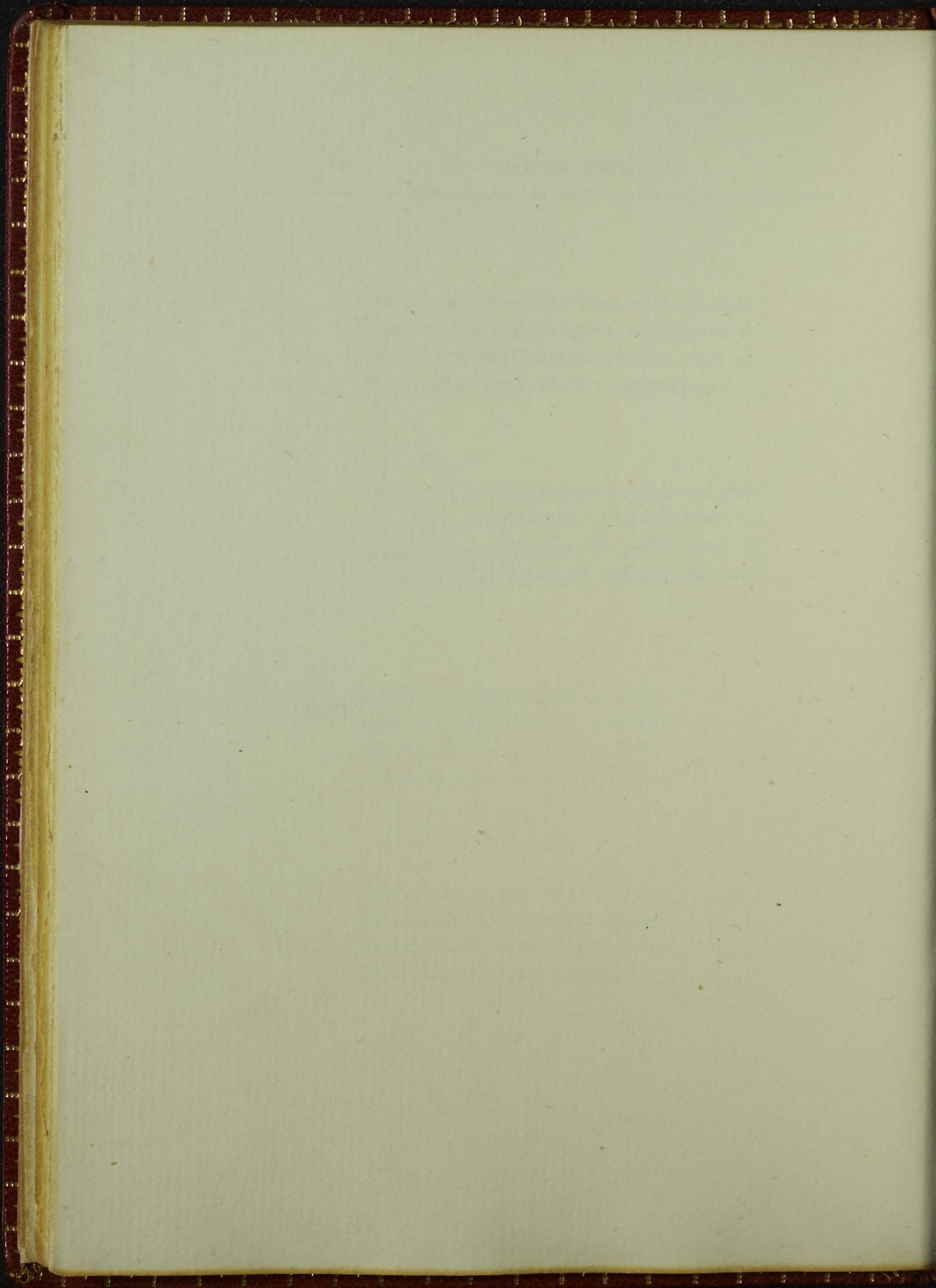
Car n'est-ce pas le soir douteux
Que se cueille dans les pelouses,
Le regard des mensonges bleus
Eclos au seuil des nuits jalouses ?

J'aime tout ce qui va finir,
Ce qui défaille et ce qui tombe,
Et j'entends, dans le soir, s'unir,
S'unir des ailes de colombe.

J'aime les chambres de mon cœur,
Où filèrent des mains étranges ;
Là, dans un très ancien bonheur,
J'ai vu, je crois, mourir des anges.

Mon âme tourne avec amour
Le rouet des pâles mensonges,
La nuit s'efface dans le jour
Sans me réveiller de mes songes.

1887.



VALLÉE DU CŒUR.

Sur les créneaux rongés des antiques châteaux,
Laisse en paix, cette nuit, clamer les noirs oiseaux
Vers la lune affligée. — Oh ! laisse-les, mon âme,
Ce sont des souvenirs. — Et parfois une femme
Qu'on ne reconnaît plus mais dont on se souvient,
Y fait pleurer sa voix, sa pâle voix qui vient
D'on ne sait quel pays lointain de la jeunesse
Pour promener sa lente et sereine tristesse
A travers ces manoirs qu'évoque notre cœur.

Laissons passer la nuit et songer la rancœur.
Peut-être que, demain, les douleurs en allées,
Ce ne seront partout que de claires vallées
Où la virginité des lys reflurira,
Mélancoliquement mais blanche, — et s'en ira
Mon âme, calme alors, à travers ces symboles,
Contemplant dans le soir ses anciennes idoles
Et ses amours lointains qui passeront très lents,
Virginalement blancs entre ces grands lys blancs...

Oh ! la souffrance bonne et pleine de clémence
Que la mélancolique et lente souvenance !

Paris 1886.

CELLE D'AUTREFOIS.

Je suis celle qui s'est enfuie
De ton cœur, un soir d'autrefois,
Celle qui pleure et qui s'ennuie,
Qui n'a plus de corps ni de voix.

J'étais d'une chair triste et belle
Et si lointaine en sa pâleur,
Qu'à peine il te souvient d'elle
Comme d'une morte en ton cœur.

Ah ! c'est que j'étais de la terre ,
Que j'aimais la ville et le jour
Et que je t'ai vu solitaire
Avec des songes pour amour !

Pourtant lorsque parmi les hommes
Tu ramènes tes jours brisés ,
Je t'aime tant qu'à deux nous sommes
Du souvenir de nos baisers.

C'est que je suis ta prime vie ;
Je suis l'amante d'autrefois :
La chair de ta première envie ;
Celle qu'en rêve tu reçois.

RÉSURRECTION.

A travers le passé mon âme se promène.
Ces chemins, je les ai parcourus bien souvent !
Et cependant jamais, jamais auparavant
La désolation qui maintenant, s'y traîne !

C'est comme si depuis cette époque lointaine
Ils étaient délaissés ! Oh ! quel air décevant
De septembre éternel, dont le froid et le vent
Fâneraient à jamais les fleurs sous leur haleine !

Là, jadis, de gais vœux après un temps lointain
Qui, dans ces jours venu, me laisse, hélas ! certain
Qu'attendre était meilleur... O froid, o monotone

Retour aux arbres morts ! Mon âme est tout en pleurs,
Comme un qui sortirait de sa tombe en automne,
Tristement étonné de ne plus voir de fleurs...

Paris 1886.

PRIÈRE.

A l'ombre de ma solitude
Longtemps, Seigneur, je fus assis,
Sans regrets, sans inquiétude,
Sans larmes vaines et sans cris !

Mais j'ai vu les yeux des mensonges ;
Quelqu'un m'a dit, et je comprends
Que mes songes étaient des songes
Et que c'est en vain que j'attends.

Maintenant que je suis sur terre
Et dans la foule et parmi vous,
Je vois mon âme solitaire,
Je vois mes yeux hagards et fous.

Aussi, mon Dieu! quand je désire
Vous supplier de tous mes vœux,
Je ne sais plus ce qu'il faut dire,
Je ne sais plus ce que je veux.

Oh! rendez-moi les mains divines,
Les yeux divins de mon erreur!
Les mains d'amour, ces mains câlines
Qui ne carressent que le cœur.

Oh! rendez-moi ma solitude,
Son mensonge et son bercement,
Puis que j'ai la douce habitude
D'écouter une voix qui ment.

A MA CHÈRE MORTE.

Cygne endormi sur le lac d'azur,
Son cœur, Seigneur ! était bien trop pur,
N'est-ce pas ? et trop pure son âme ?

Ses mains étaient trop blanches pour nous,
Et ses gestes trop simples, trop doux,
Trop douce sa bonne voix de femme !

Elle a joint ses mains avec regret,
Car nulle autre ne nous aimerait
Plus autant, plus comme elle, sans doute!

Sa mort fut comme un effeuillement ;
Sa vie, une chanson doucement
Murmurée, au loin, sur notre route...

Castel 1886.

CHANSON D'UN SOIR.

La paix habitait ma maison ,
Je vivais seul mais sans tristesse ,
J'étais jeune de ma jeunesse ,
Les fleurs naissaient en leur saison .

Mais les jours sont faits de mystère ,
De rigueur et d'étrangeté ,
Les roses meurent de l'été
Quand il ne pleut pas sur la terre .

Les barques voguent sans amour
Quand la brise s'est ralentie ;
Mon âme reste repentie
D'avoir eu trop de joie un jour.

Tout est un peu maudit sans doute,
Le plaisir comme la douleur ;
On laisse un regret de son cœur
Dans les auberges de la route.

Un peu maudit, oui, je le crois,
Le destin des choses mortelles.
Car même la gaité des ailes
De nos moulins est faite en croix.

MAISON DE MALHEUR.

L'Ennui tisse aux coins de mon cœur,
Comme des toiles d'araignées,
De grandes ombres imprégnées
Du souvenir de mon malheur.

Oh ! la demeure solitaire,
Sans espérance et sans amour,
Où la Douleur s'assit un jour
Comme une sœur mystique et chère !

O la triste, triste maison !
Le silence en devient le maître ;
Toutes les larmes de son être
On les y pleure sans raison.

Parfois notre âme, elle est trop pleine,
Oh ! fuir alors ! Mais c'est en vain !
On a tant pleuré qu'à la fin
L'on ne peut vivre sans sa peine.

Les pleurs font aimer la prison.
Ne sortez pas, c'est inutile,
Vous seriez comme un qu'on exile,
Regrettant la triste maison.

Car vous avez pris la coutume,
Le ciel pur vous serait mortel !
De respirer l'ambre et le sel
D'un air saturé d'amertume.

VERS L'OUBLI.

Que de barques déjà, car mon cœur est très-vieux,
S'ennuyant de la rive, au loin s'en sont allées!
Que d'ailes, et si loin de la grève envolées!
Ma vie est seule et triste ainsi qu'un soir d'adieux.

Oh! regarder parfois là-bas d'où l'on arrive!
C'est si doux cette fuite et cet éloignement
Sans rames et sans rythme et porté seulement
Sur du temps et du rêve! Oh! vivre à la dérive!

Etre pour l'oublier , comme un beau soir d'été ,
Impassible et voilé , la vie un clair de lune !
Et puisque l'espérance au calme est importune ,
Se souvenir très vaguement d'avoir été...

Castel 1886.

REFRAIN DOLENT.

Mon cœur est gai, mon cœur est triste ;
Il veut aimer et ne veut pas ;
Car il est las, il est très-las...
Mais doucement l'amour insiste.

Il insiste et me parle bas
Des mots rêvés et puis des choses
Vraiment si lasses et si roses
Qu'il veut quand même... et ne veut pas.

Et puis l'hiver ! Et dans la rue,
Reproche amer d'être dehors,
La bonne gaîté des décors
Dans la chambre claire apparue !

Comment désenlacer son cœur
Frileux d'une chaude caresse !
Et puis je n'ai que la paresse
De cet amour qui me fait peur.

Mon cœur est gai, mon cœur est triste ;
Il veut aimer et ne veut pas ;
Car il est las, il est très las...
Mais quand même l'amour persiste.

CHANSON.

Eloigne, oh! ces lèvres encore!
Jadis si doucement parjures;
Et ces yeux, ces aubes impures,
Lumières abusant l'aurore.

— Mais rends-moi mes baisers donnés,
Pauvres baisers!
Sceaux de l'amour en vain signés,
Sitôt brisés!

Cache ces collines de roses ,
Cache, oh ! les neiges de tes seins ,
Et leurs roses qui sont écloses ,
Comme un Avril en des jardins.

Oh! mais rends-moi d'abord mon cœur ,
Mon pauvre cœur
Captif aux neiges de ton cœur !
Rends-moi mon cœur.

CHANSON DE LUNE.

Mon cœur est à toi
Sans attente aucune ;
Mon cœur est à toi ,
Mon âme à la lune.

J'ai gardé l'amour
Sans t'avoir encore ;
J'ai gardé l'amour
Comme au premier jour.

Toi, je t'ai perdue !
Je viens te prier
Et te supplier,
Toi que j'ai perdue !

Prends pitié de moi,
Ma peine est mortelle !
Ne sois pas cruelle,
Prends pitié de moi !

Vois, je te rapporte
Mon trop fol adieu ;
Ouvre-moi ta porte
Pour l'amour de Dieu !

VUE DE VILLE.

Roucoulements très doux, très lents,
Et plaintes de moutons bélants,
Et chants de coq et cris de poule,
Et voix de peuple qui se saoule.

Au haut des toits des paons chantants ;
Des pleurs d'enfants que l'on entend,
Et cris de mère qui les gronde
Là bas, dans une cour immonde.

Voix de bêtes et voix de gens,
Et de vendeurs et d'indigents ;
Et quelquefois d'une gouttière
De l'eau qui tombe en la rivière.

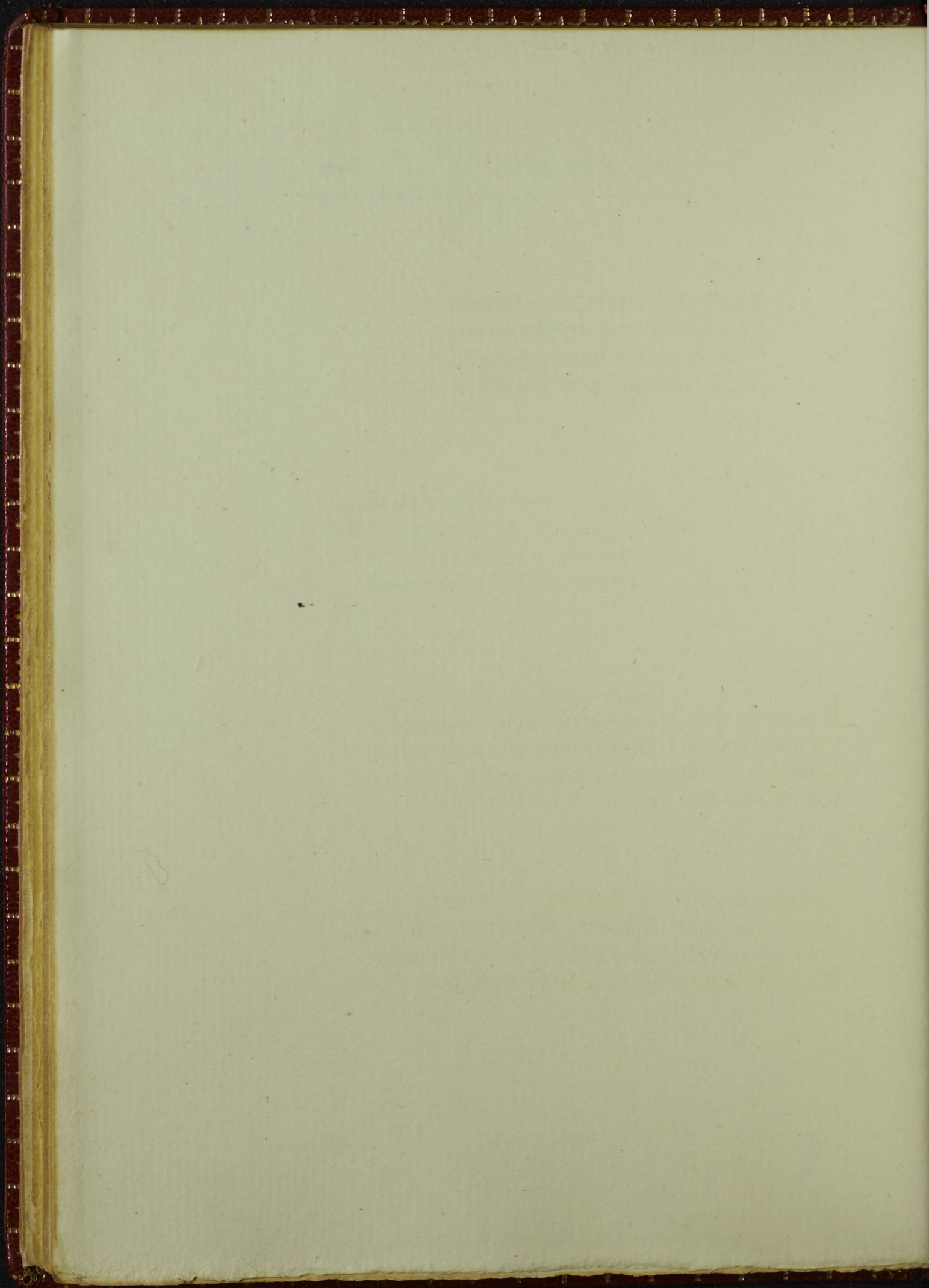
Rivière où se mirent très peu
Les maisons au toit rouge ou bleu,
Et les fenêtres sont fleuries
De fleurs malades et flétries.

Et des bruits du matin au soir
De choses que l'on ne peut voir ;
Et des appels de voix sonores
Meurent dans les eaux incolores.

Dans les eaux sales, dans les eaux
Tristes, stagnantes, sans échos,
Où pleurent, des maisons croulantes
Des eaux invisibles, très lentes.

Jamais de barques, des pontons
Vermoulus, rivés aux maisons...
C'est un quai de l'ancienne ville,
Ayant cent ans, peut être mille.

1887.



CANTIQUE.

J'ai fait de mon amour comme une solitude
Où plus rien qui leur soit étranger, ne distrair
L'humble adoration et le culte secret
Qui me sont devenus une douce habitude.

Cantique de prière et d'adoration,
Mon amour vous implore et vous chante un hommage
Pour vos rares beautés, ô vous, de qui l'image
M'a laissé pour toujours cette âpre passion.

Car vous êtes vraiment la femme entre les femmes !
La lampe de mon cœur, ce ténébreux réduit ;
Et les regards pensifs de vos yeux pleins de nuit,
M'évoquent les clartés et les ombres des âmes

La courbe de vos chairs, vos gestes gracieux,
Me disent la mesure élégiaque et grave
Des rythmes oubliés et la marche suave
Des parfums qui s'en vont, en été, vers les cieux.

Votre voix où j'entends les musiques bénies
Que ce monde nerveux peut encore écouter,
M'ont laissé deviner ce que l'on doit goûter
En entendant au ciel les saintes harmonies.

Et puisque les parfums les plus fins, les plus chers,
Que se brûle en un jour l'Afrique parfumée,
Ne valent pas, pour moi, l'odeur que j'ai humée
Et que laisse dans l'air la rondeur de vos chairs ;

Et puisque la splendeur très douce de l'étoile
Et l'éclat bienfaisant des beaux soleils d'été
Me sont moins précieux que la chère clarté
Qu'épandant vos regards et qu'une larme voile,

Soyez l'odeur qui traînera
Sur le chemin où passera
La douleur de mon existence,
Et qui m'embaumant pour toujours
D'inassouvissables amours
Me sauvera de l'inconstance!

Soyez le rythme que tout bas
Mon cœur silencieux et las
Entendra résonner sans trêve,
Et qui, par son enchantement,
Le conduira très doucement
Aux pays adorés du rêve!

Soyez la musique pour moi ,
Eveillant un nouvel émoi
Dans mon cœur calme et sans envie ;
Soyez l'étoile de mes nuits ,
Et le soleil pour mes ennuis ,
Soyez ma lumière et ma vie !

EGOÏSME.

L'homme ne peut aimer sans en être puni ,
Car il songe au passé de celle qu'il adore ,
Et croit que dans son âme elle conserve encore
Le souvenir caché d'un autre amour fini.

Pour qu'il soit à l'abri de cette âpre torture ,
De ce soupçon, qu'hélas ! n'efface aucun serment ,
Il aurait dû lui-même élever lentement
Au mystère d'aimer une enfant vierge et pure.

Et tandis qu'il veut, lui, l'amour dans la candeur,
De l'une à l'autre femme il a traîné son cœur,
Gardant la passion dont il change l'enseigne.

C'est le Roi des Amants, Ronsard, qui nous l'enseigne,
Que ce soit ou Marie ou Suzanne, son nom,
Le poème et l'amour sont les mêmes au fond.

LA VIEILLE CHANSON.

C'est la vieille chanson, mon âme,
Du clair de lune dans le cœur :
La romance dont j'ai si peur,
Tous les mensonges de la femme.

C'est la chanson de l'autre jour,
Tu te souviens de quelle peine :
La trahison sûre et prochaine,
Beaucoup de mal pour peu d'amour.

Oui, la complainte recommence,
Et la souffrance, la voilà !
Mais elle est douce, écoutons-la,
Écoutons la triste romance...

SOLITUDE.

Je porte mon amour comme une âme sa peine,
Et pourtant je me dis de souffrir plus encor,
Que je serais sans lui comme un agneau sans laine,
Et comme un pauvre aussi dans une chambre d'or.

Car enfin, lui perdu, que me resterait-il ?
Un peu de peine en moins pour un peu plus de peine ;
Et seul pour achever la route encor lointaine,
Sans une amie, ingrate même, en mon exil !

Or, il est de ces soirs où, sans la souvenance,
Je crois qu'on mourrait bien de son esseulement,
Ces soirs où l'on se dit, en parlant au silence :
Me voilà donc tout seul, et pour toujours ! Vraiment !

Certe il vaut mieux encor pleurer beaucoup par Elle !
Et pouvoir l'évoquer parfois auprès de soi,
Et l'entendre narrer, la chère si cruelle,
Des jours où l'on avait l'amour avec la foi.

Car c'est bon de se dire, et même salulaire,
Que la chambre ne fut pas toujours solitaire,
Et qu'en la chaise vide et seule que voilà !
Quelqu'un du moins s'assit qui depuis s'en alla...

POUR ELLE.

Des mots ! Que sont les mots ? Rien n'est vrai que ta
lèvre

Et ses baisers d'eau vive aux brûlures de fièvre
Que je rêve à mon front ! Mets tes yeux sur les miens,
Tes regards dans mes yeux ! Et les miens dans les tiens !
Ta bouche sur ma bouche, et tes parfums d'automne
Autour de mon cœur las...

Et pardonne, oh ! pardonne
A la flèche de feu qui te perce le cœur !
Tu m'es, à moi, comme à l'amour est la douleur.
Mais qu'importe ! Nos yeux pleureront leur rosée ;
Des larmes cependant ! Plus haut que la pensée ,

Plus puissante que nous, la volonté de Dieu
Sépare notre amour par un buisson de feu
Et par son eau des pleurs, la plus, certes, mortelle ;
Pourtant, tout séparés que nous sommes par elle,
Nous pouvons écouter, là, sous nous, près du bord,
Passer, et doucement, l'eau d'amour, l'eau de mort,
Impénétrable et triste, et si lente et si lasse...

Entends-la fuir, hélas ! Ecoute-la qui passe !

CANTILÈNE.

Qu'est-il pire sur terre
Que de souffrir d'amour ?
Quelle peine aussi chère
Pourtant que cet amour ?

Elle est douce, elle est lente
Et calme et consolante
A notre âme dolente
Où s'attriste l'amour.

Chose étrange quand même
Qu'une peine qu'on aime
Et que l'amour lui-même
Console de l'amour ?

Car dites à cette âme
Que tourmente la femme,
Là, prenez ce dictame,
Qui guérit de l'amour...

Elle dira, la folle
Non, je veux que l'amour
Me peine et me désole
Sans que l'on m'en console.

Oh ! l'étrange mystère
Rien n'est pire sur terre,
Et pourtant on préfère
Sa peine et son amour !

Paris 1886.

LES NOËLS ÉTEINTS.

C'est l'heure de mon cœur, et le soir sur le monde
Joint ses mains de sommeil, ses ténébreuses mains ;
C'est l'heure doucement où se rêve la ronde
Des vieilles de légende et des mystiques nains.

Entendez-vous là-bas, là-bas dans ma pensée,
Les aïeules conter de fabuleux récits ?
Comme un silence d'aile et de branche froissée
Le passage muet sur l'ombre des esprits ?

Je vois, dans les maisons anciennes de mon âme,
La veille des petits devant le feu ronflant;
Ils entendent de rêve une très vieille femme
Et le vent qui dans l'ombre erre rythmique et lent.

Ce sont de très vieux soirs dans de vieilles chaumières,
Ce sont de vieux hivers qui neigent au dehors...
Alors dans la douceur tremblante des lumières,
Doucement, doucement, ô mon cœur, tu t'endors...

La vieille parle au loin et l'histoire s'achève
Au loin, dans un manoir, comme une fin de jour,
Tandis que dans un coin très vague un rouet rêve,
Comme un cœur de princesse exilé de l'amour.

O douceur, o langueur ! Ce souvenir de choses
Qui ne furent jamais, pour nous, qu'un souvenir !
O jours si peu vécus, si plaintifs et si roses !
Et morts ! si douces morts qu'on en voudrait mourir !

Jadis, dans notre enfance, un prince, une princesse
Que nous pleurons parfois, et combien rappelé
D'amour et de regret ! quelqu'un de la tristesse,
Quelqu'un de bien aimé ! quelqu'un s'en est allé !

Castel 1886.

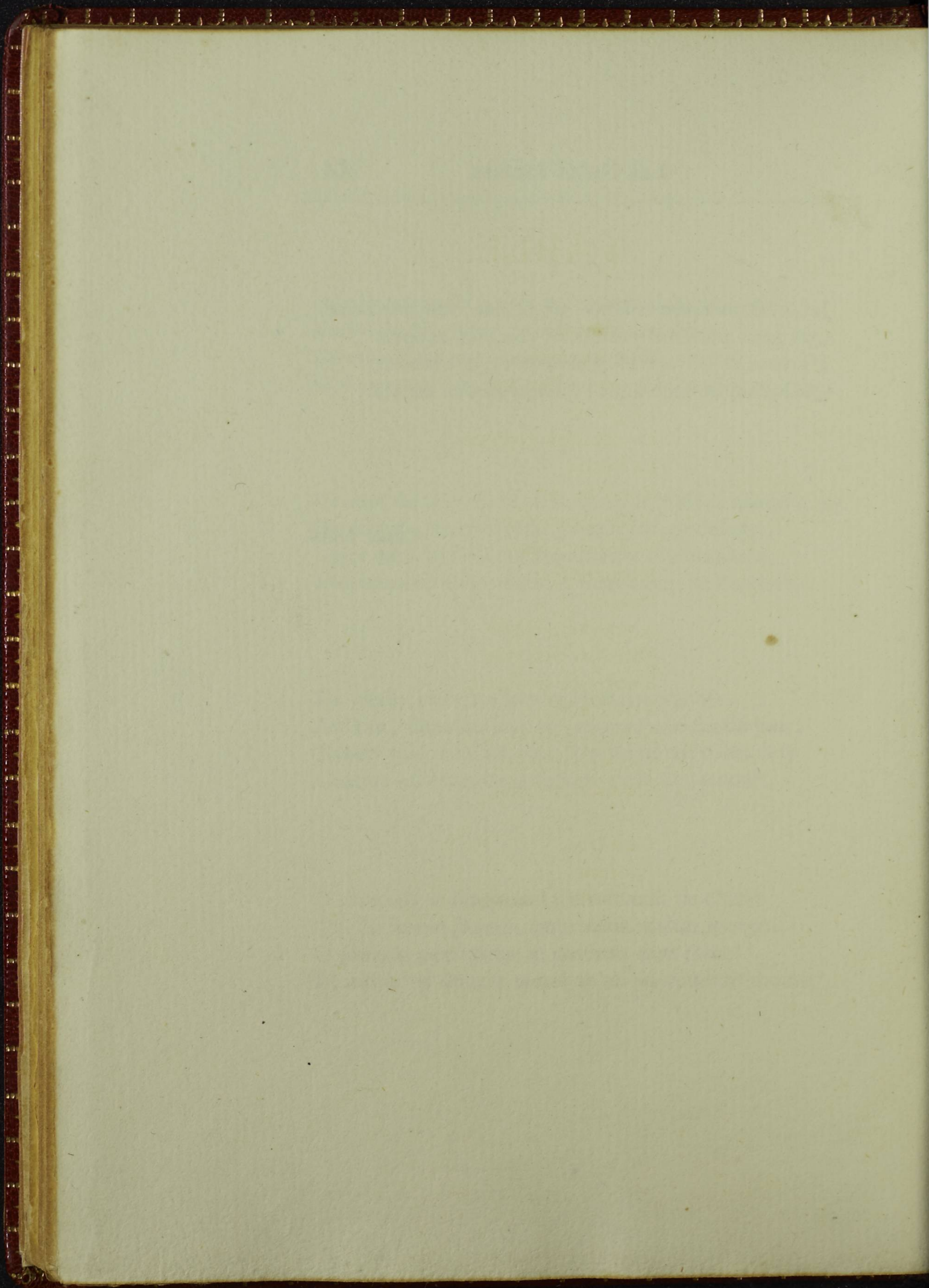
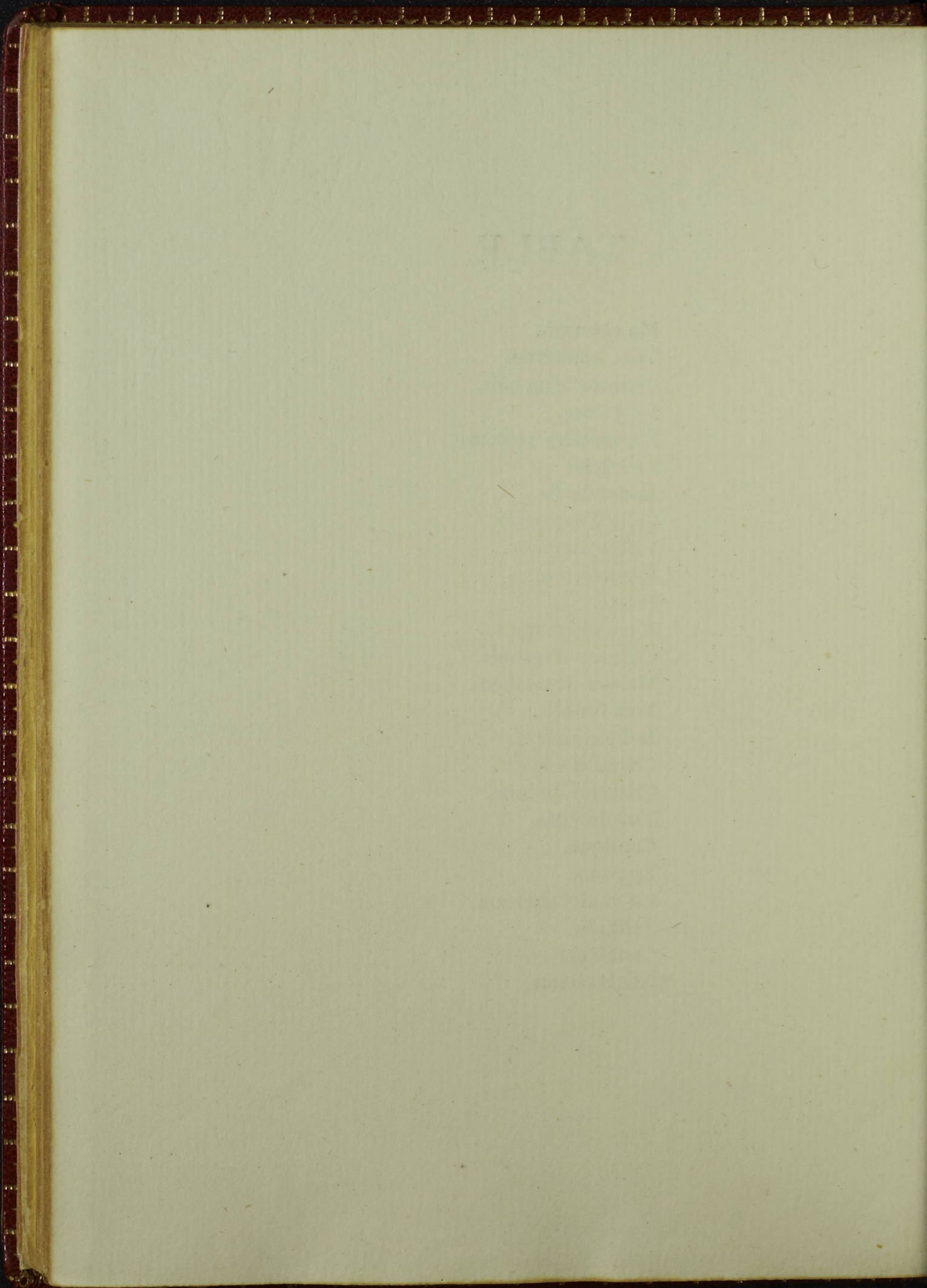


TABLE.

Ma chanson.
Voix lointaines.
Chanson d'un soir.
La Jérose.
La dernière visiteuse.
La bûche
Rouet de vie.
Celle d'Autrefois.
Vallée du cœur.
Résurrection.
Prière.
A ma chère morte.
Chanson d'un soir.
Maison de malheur.
Vers l'oubli.
Refrain dolent.
Chanson d'hiver.
Chanson de lune.
Vue de ville.
Cantique.
Egoïsme.
La vieille chanson.
Solitude.
Cantilène.
Noëls éteints.



Imprimé à Gand par
Louis Van Melle
pour Grégoire le Roy,
et fut achevé le 31
Décembre l'an 1887.







1887.

